N° 5. — 1re Année Prix du Numéro : 30 cent. Mai 1906

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

L'HARMONIE UNIVERSELLE

Mouvement et progrès sont deux termes identiques. L'humanité marche toujours en avant ; mais elle suit une ligne en spirale, qui ralentit sa marche et retarde son arrivée au but suprême qu'elle doit atteindre.

Le progrès résulte du mouvement ascensionnel de tous les êtres. La vie s'accroît et se perfectionne par une série continue de transformations indéfinies et innombrables. Elle part de l'infiniment petit et marche sans cesse vers l'infiniment grand, se rapprochant toujours de l'unité absolue, sur les bords d'infini.

L'homme possédant son libre arbitre, choisit lui-même sa route ; il ralentit donc ou accélère sa marche dans la voie du progrès moral et social.

La hiérarchie des mondes est infinie, et chacun est appelé à y remplir une mission déterminée. Cette hiérarchie partant du sommet des mondes, embrasse tout l'Univers. Mais chaque esprit dématérialisé a son rôle déterminé dans cet immense panorama universel.

Dieu ne punit ni ne récompense par lui-même les actions bonnes ou mauvaises des hommes ; car les lois qui régissent les mondes sont telles que le bonheur ou le malheur de chacun dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature. L'homme qui viole les lois constitutives de l'Univers s'éloigne de l'harmonie générale qui est le but du bonheur commun de tous les êtres.

Il souffre donc de cette violation comme souffrirait un cercle animé et sensible qui détruirait l'égalité de ses rayons.

L'homme jouit donc du bonheur de son avancement dans la hiérarchie des êtres et des mondes, comme il souffre de ses écarts, qui l'éloignent de l'harmonie universelle. Les jouissances de la vie aussi bien que les peines éprouvées étant le résultat des bonnes actions et des vices des hommes, eux seuls peuvent améliorer leur situation.

La prière ne dispense pas absolument les âmes des peines qu'elles se sont créées par leur éloignement de l'harmonie universelle, mais elle les réveille de leur égarement en faisant naître en elles le désir de reprendre la route du bien ; elle les ramène dans la voie de l'harmonie universelle. La prière étant d'ailleurs accueillie par les esprits supérieurs, commis à cette mission, a surtout pour effet de provoquer aide et assistance des esprits protecteurs, qui ont reçu mission de ramener les égarés, ou bien ceux qui se sont laissés entraîner dans la voie du vice. Ces esprits attardés sur la route de la vie ont besoin de reprendre courage et de s'acheminer enfin sur la route du progrès moral, qui a pour limite l'Infini. Après ces haltes plus ou moins longues, ils ont besoin de guides et de soutiens pour arriver au port désiré. Le concours mutuel entre les habitants des divers mondes émane du principe de la solidarité de tous les êtres.

Dieu étant immuable, ne peut changer l'ordre qu'il a établi dans la nature universelle ; mais cet ordre est tellement bien coordonné que le moindre de nos efforts est secondé et récompensé. La prière est d'ailleurs le point de ralliement des esprits de tous les mondes ; elle est la chaîne indestructible qui unit toutes les aspirations de la pensée ; elle est la synthèse dans l'harmonie qui existe entre le monde visible et le monde invisible.

L'homme recueille les fruits de chacune de ses existences. S'il a fait le bien et travaillé à son avancement intellectuel et moral, il occupe la place qu'il a méritée par ses actes de bienfaisances et généralement par ses vertus ; s'il a commis le mal et abusé de son

existence, il souffre de son égarement et surtout de son obstination dans son erreur à persévérer dans la voie de la désharmonie du monde universel. Telle est la sanction naturelle et vraie des actions humaines. Mais le mal étant de sa nature transitoire et essentiellement temporaire, aucune durée n'est assignée à la peine des âmes égarées dans le vice. Leur retour dans la voie de la vérité éternelle et de la vie spirituelle étant subordonné à leur libre arbitre, la durée des peines peut être courte ou longue, selon le degré d'obstination des esprits qui ont abandonné la voie de l'harmonie universelle.

L'homme réfléchit, en contemplant la suite des générations qui l'ont précédé, ainsi que de celles qui les suivront, pourra alors se faire une idée de l'imperceptible anneau de la chaîne infinie de ces existences. Il s'apercevra, en outre, qu'il a dû grossir et épurer le trésor qu'il avait conquis d'existence en existence, par des vies plus ou moins méritoires et souvent coupables, qui le mettaient hors de la voie de l'harmonie universelle.

Mais les existences nulles ou sans mérite, sont des haltes sur la route de la vie générale des êtres ; mais ces haltes ne sont pas des rétrogradations morales, parce que le progrès accompli constitue un mérite acquis que rien ne peut faire perdre.

Ces principes rationnels sont conformes à la loi du progrès ; mais quelles que soient les visions humaines, ne reposant souvent que sur l'induction intime de la pensée, il viendra un jour où l'homme plus éclairé détendra ses perspectives plus avant, dans le domaine infini des mondes universels.

Si les grandes vérités divines sont encore voilées, en partie, par l'humanité terrestre, il viendra un jour, que, suivant la marche du progrès, elles se développeront.

Actuellement notre pensée, limitée à la terre, ne peut envisager les beautés des mondes infinis, dont les splendeurs ne dépassent pas les aspirations terrestres.

Quoi qu'il en soit, il est clairement démontré que notre minime planète n'est qu'un district du monde universel, que son histoire

n'est qu'un petit événement de celle de l'univers et les étoiles qui brillent au firmament sont des soleils éclairant chacune un certain nombre de satelittes, qui gravitent autour de chacune d'elles. Des mondes innombrables sont donc les frères de notre petite planète, qui n'est qu'une parcelle du monde universel.

Ces perspectives si riantes et si belles ouvrent à l'humanité terrestre des horizons infinis ; car, d'après ce principe rationnel, tous les humains de tous les mondes sont frères.

Nous ne pouvons donc douter que l'action souveraine anime ces mondes qui évoluent dans le firmament ; que dans la plupart de ces mondes, plus parfaits que le nôtre, existent des humanités plus avancées que notre monde terrestre et une nature plus belle et plus brillante que la nôtre. Quels que soient les éléments dont ces hommes inconnus soient composés, leur esprit est animé du même principe de morale que le nôtre, car la loi de Dieu est une et indivisible.

De telles perceptions sont conformes à la vérité divine qui sert de base à toutes les humanités du monde universel.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Origines du Spiritisme

C'est en 1847 que la famille Fox, d'origine allemande, vint s'établir dans un village du nom de Hydesville, situé dans le comté de Wayne, circonscription d'Arcadia, dans l'Amérique du Nord.

La famille Fox se composait du père, de la mère et de trois filles. Les deux qui s'acquirent une réputation de médium se nommaient : l'une, Margaret, âgée de 15 ans ; l'autre, Kate, âgée de 12 ans.

Cette famille appartenait à l'église épiscopale méthodiste, membres exemplaires, incapables de fraude.

Quelques jours après leur installation dans leur demeure d'Hydesville, des faits étranges, et dont l'intensité alla croissant, se produisirent dans la maison.

On entendit des coups frappés dans les murs, le plancher, les pièces voisines, etc. Parfois, quand la famille était réunie pour le repas du soir, il se faisait un grand bruit dans la chambre à coucher des enfants; chacun accourait pour saisir la cause du tapage.

Bien que portes et fenêtres fussent hermétiquement closes, on ne trouvait personne, mais les meubles gisaient, renversés sans dessous dessous et entassés pêle-mêle !

Ces meubles, même en présence de la famille, étaient agités d'un mouvement d'oscillation, comme s'ils avaient été balancés par les flots. Ce fait se produisait surtout pour le lit des enfants.

Les Fox voyaient leur mobilier remuer, comme s'il était animé d'une vie spéciale ; on entendait marcher sur le parquet. Les jeunes filles sentaient des masses invisibles se promener sur elles; ces masses étaient le plus souvent froides.

On chercha, mais en vain, les facétieux auteurs de ces perturbations nocturnes.

En février 1848, la vie était devenue insupportable dans la maison habitée par la famille Fox.

Pendant tout le mois de mars, les mêmes bruits s'entendirent avec des variations d'intensité, mais le 31 mars 1848, ils furent encore plus forts que de coutume. Pour la centième fois, la famille Fox rechercha la cause de ce vacarme.

Voilà qu'un fait nouveau et tout à fait inattendu se révèle : On entend des sons imitant, comme par moquerie, ceux produits par les portes et fenêtres que l'on ferme et qu'on ouvre.

Pour le coup il y avait de quoi perdre la tête.

La petite Kate Fox, voyant que ces bruits ne lui causaient aucun mal, avait fini par se familiariser avec eux, et comme tout naturellement on les attribuait au diable, se sentant la conscience pure, elle en était arrivée à plaisanter avec leur auteur qu'elle appelait *M. Pied-Fourchu.*

Un soir, faisant claquer ses doigts un certain nombre de fois, elle dit à l'invisible tapageur : « Faites comme moi M. Pied Fourchu ». Instantanément le même bruit fut répété semblable et autant de fois. L'enfant fit encore quelques mouvements avec son doigt et son pouce, mais doucement ; à sa grande surprise, il fut frappé un nombre de coups égal au nombre des mouvements qu'elle avait accomplis silencieusement.

« Mère, s'écria-t-elle, attention ! il voit de même qu'il entend ».

Madame Foxe, aussi émerveillée que son enfant, dit au mystérieux compagnon : « Compte jusqu'à 10 » et dix coups furent frappés.

Plusieurs questions furent posées auxquelles il répondit fort juste.

A la question : « Etes vous un homme ? » il ne fut rien répondu ; mais plusieurs coups nets et rapides furent entendus quand on demanda : « Etes vous un esprit ? ».

Sur le consentement de l'Invisible Visiteur, les voisins furent appelés et une grande partie de la nuit se passa à faire les mêmes expériences avec les mêmes résultats.

Voilà résumé aussi brièvement que possible le point de départ du *Modern Spiritualism*, la première communication établie par un enfant de douze ans avec ce phénomène qui devait bientôt envahir l'Amérique et l'Europe.

Dans cette nuit mémorable du 31 mars 1848, la lancée était faite. Il ne restait plus qu'à découvrir le moyen d entretenir avec l'esprit des communications un peu suivies, car on ne pouvait raisonnablement appeler conversation ces questions auxquelles on n'obtenait pour toute réponse qu'un silence négatif ou une insuffisante affirmation.

Un jour, un visiteur, un ami de la famille Foxe, Isaac Post, membre de la Société des Quakers, s'avisa de réciter à haute voix, l'une après l'autre, les lettres de l'alphabet,en invitant l'esprit à désigner par des rappings (1) celles qui composaient les mots qu'il voulait faire entendre : l'expérience réussit. La communication sérieuse avec l'invisible, *Le Spiritual Télégraph*, était trouvé.

On remarqua en outre que le phénomène se manifestait surtout en présence des demoiselles Foxe, principalement de la plus jeune, Miss Kate, et la *mediumnité* fut constatée.

Il fut établi que sous certaines conditions inconnues et incompréhensibles pour les mortels, des esprits bons ou mauvais, élevés ou bas, pouvaient correspondre avec la terre.

Grâce à la découverte de l'alphabet par le vénérable Isaac Post, le frappeur avait pu enfin donner des renseignements sur sa personnalité, expliquer sa présence dans cette maison, et les motifs du tapage obstiné qu'il y faisait.

Il apprit à ses hôtes qu'il s'appelait Ch.-B. Rosna, colporteur de son vivant, et qu'il avait été assassiné dans cette maison pour son argent et

(1) Coups frappés.

enterré dans le cellier. Il désigna même son assassin parmi les noms qu'on lui cita, un brave homme qui, en effet, habitait le cottage à l'époque peu reculée indiquée par l'esprit. On fit des fouilles sous le cellier. On y trouva de la chaux, du charbon, des débris de vaisselle, une petite touffe de cheveux, quelques os et un fragment de crâne, déclarés par un chirurgien, ayant fait partie d'une charpente humaine. Preuve évidente qu'un homme avait été enterré là, et que la chaux et le charbon qui accompagnaient ces quelques débris avaient été employés à faire disparaitre les traces de cette mystérieuse inhumation.

Il est certain que si l'on eut pendu l'homme dûment convaincu du meurtre révélé par les rappings, les progrès du spiritisme n'eussent pas été entravés comme ils le furent à leur début, par l'incrédulité furieuse des pieux énergumènes, dont nous parlerons dans le prochain numéro de la revue.

La Bécasse

Dans un petit pays, perdu dans la montagne,
Vivait (il y a longtemps), un brave et bon curé
Un peu vieux, très gourmand ; il avait pour compagne
Manon, jeune tendron au minois déluré.
Par compagn . j'entends vouloir dire servante,
Car. je ne voudrais pas que vous eussiez l'idée
Que l'abbé n'eut choisi si jeune gouvernante,
Pour.... ? non il était vieux, la peau toute ridée.
Mais s'il ne commettait le péché de luxure,
Par force ? par vertu ? je ne puis le savoir.
Il était fort gourmand, ceci je vous l'assure ;
De sa cave au buffet, passait tout son avoir.
A cuisiner, goûter les bonnes friandises,
Que notre bon curé lui commandait souvent,
Manon avait aussi, pour toutes gourmandises,
Un culte, que l'on peut dire des plus fervents.
Quand venait la Noël, ils avaient l'habitude,
La nuit du réveillon, d'avoir deux bécassins,
Un pour chacun, bien cuits, et j'ai la certitude
Que cela les rendait plus heureux que des saints.
Une fois, ce jour là, Manon, dans le village,
Malgré tous ses efforts, ne parvint à trouver

Qu'un seul oiseau. Ah ! dit le curé, quel dommage,
A partager cela, nous faut-il arriver ?
Je le préfère entier, dit Manon. comment faire ?
Ah ! j'ai trouvé ; voici, dit l'abbé radieux :
Puisque des bécassins nous n'avons pas la paire,
Fais cuire celui-ci, mais cela de ton mieux.
Pour ne pas partager une si bonne chose
Nous allons convenir qu'elle sera de droit
A celui de nous deux qui. pendant qu'il repose,
Fera le plus beau rêve : est-ce dit ? Eh ! bien, soit,
Dit la bonne Manon, je vais plumer la bête.
Notre curé, ravi de sa combinaison,
Croit tenir le fin mot. prépare dans sa tête
Un rêve des plus beaux devant avoir raison,
Oh ! très facilement, de la pauvre servante.
Lui, savant, érudit, a tôt fait d'arranger
Un conte merveilleux que la fille ignorante
Ne saurait point trouver. C'est lui qui doit manger,
Pense-t-il, le bon plat ; puis il se met au lit.
Manon, de son côté, prépare la bécasse,
La fait rôtir à point, puis, pensive, se dit :
Pour pouvoir la gagner, que faut-il que je fasse ?
Prend un petit morceau, la goûte, puis, ma foi,
De morceaux en morceaux, finit la bécassine,
Ne laissant que le bec, les pattes et le foie,
Trouvant meilleur le rôt que bonne médecine.
Le lendemain matin, le curé se réveille
Content, et, sans tarder, s'en va trouver Manon.
Ma fille, lui dit-il, écoute la merveille
Du rêve que j'ai fait : J'étais en oraison
Devant le Saint-Autel quand, tout à coup, les cierges
Se sont tous allumés, jetant les plus beaux feux ;
Du plafond entr'ouvert, des anges et des vierges
Sont venus me chercher pour me monter aux Cieux.
Tu vois que c'est bien beau. Et toi, quel est ton rêve ?
Tiens, répondit Manon, c'est drôle, comme vous
J'ai rêvé : mais, voyant qu'aux cieux on vous enlève,
J'ai dit : Notre curé sera si bien là-haut,
Qu'il va tout oublier ; pour lui tout est changé.
Alors, moi qui restais, pensant au bécasseau.
J'ai dit : il est pour toi ; alors je l'ai tout mangé.

PIRON.

COMMUNICATION OBTENUE PAR M. F... MÉDIUM ÉCRIVAIN

Conceptions et mentalité des adversaires du spiritisme au sujet des phénomènes de la Villa Carmen (Alger)

Les diverses instructions qui vous ont été données, touchant les faits dont on a tant parlé dans ces derniers temps, ont été suffisantes pour vous éclairer sur la marche à suivre et la conduite à tenir avec les personnes qui chercheront, de parti pris, à nier des phénomènes qui, un jour, sauteront aux yeux.

Je vous entretiendrai aujourd'hui d'une question qui a aussi son importance : celle de savoir déjouer les manœuvres de vos adversaires. Leur but évident, quoique inavoué, est de chercher à étouffer dans l'œuf la croyance spiritualiste, qui marque un réveil et une rénovation de la croyance en la vie future, et qui gêne considérablemnet l'essor de leur doctrine faite d'obscurité et de désespérance. Leur conception de la vie humaine ne dépassant pas les limites d'une existence terrestre, ils ramènent toute leur philosophie et tout le système social qui doivent gouverner et diriger le monde, à cette période relativement courte et insignifiante d'une vie terrestre, pour donner à l'homme toute la somme de bien-être et de satisfaction matérielles que comporte la vie à la surface du globe.

C'est une étrange aberration que celle qui consiste à vouloir résoudre les questions qui agitent l'humanité, et à transformer la société avec des systèmes et des formules qui n'ont pour excuse que l'ignorance dans laquelle sont leurs auteurs, des conditions du développement de l'être humain et, avec lui, des sociétés au milieu desquelles il doit évoluer.

En partant de ce principe faux, qu'une existence unique doit suffire à l'homme pour arriver au summum des connaissances intellectuelles et morales, qui actuellement sont l'apanage de personnes exceptionnellement douées, on méconnait d'une manière

absolue la loi d'évolution, qui assigne à chaque être le temps et le lieu où il doit vivre, revivre et progresser, jusqu'à ce qu'il ait acquis les connaissances qu'il est permis de s'approprier, eu égard à l'état d'avancement des découvertes et du progrès en général.

La formule qui consiste à vouloir faire avancer le monde par des procédés tendant à s'écarter et à s'éloigner des règles tracées, et qui longtemps encore demeureront immuables, est condamné d'avance à un échec certain. Et si, dans les luttes futures qui éclateront entre les classes de la société, les théories d'égalité sociale absolue finissent par prévaloir, on risque, en poussant les choses à l'extrême, de tomber dans un état pire que celui dont on cherche à s'affranchir.

Le moment viendra où l'on sera obligé de reconnaitee que la vie terrestre n'est qu'un accident, un épisode de la vie et de la continuité de l'être ; que par conséquent il serait oiseux et chimérique de prétendre qu'une seule existence lui permettra d'acquérir la somme de qualités morales et intellectuelles qui doivent la conduire à la perfection. Et, du reste, ne voyez-vous pas déjà que les théoriciens les plus absolus dans leurs formules et leurs systèmes sociologiques, s'arrêtent devant cette difficulté de faire acquérir à l'homme toutes les connaissances révélées par les découvertes et le progrès scientifique. Ne commencent-ils pas par se rendre compte qu'une existence ne peut suffire à s'assimiler ces connaissances, et que beaucoup qui croient posséder un savoir étendu et quasi universel sont obligés de quitter ce monde, n'emportant avec eux qu'un bagage relativement mince.

Aussi, les réformateurs les plus avancés sont-ils obligés d'y regarder à deux fois, avant de mettre leurs théories à exécution. Ils se rendent compte que dans l'état actuel de la société, malgré les formules d'égalité inscrites dans les lois et sur les monuments, malgré les essais de vulgarisation des connaissances les plus usuelles, malgré l'instruction rendue obligatoire, bon nombre de personnes sont encore, par nature, réfractaires au mouvement d'émancipation des classes prolétaires.

Pourquoi cette tendance à rester sourd ou indifférent à des systèmes si séduisants, qui paraissent recéler le secret du bien-être, matériel tout au moins ? C'est que, dans chaque individu, il y a plus fort que toutes les apparences de bonheur terrestre, un sentiment qui le porte, parfois à son insu, à accepter le sort qui lui est fait, et qui vient des résolutions prises avant son existence actuelle. Il a une méfiance innée et instinctive contre les politiciens ou faiseurs de systèmes imaginaires, et qui lui fait préférer encore son état actuel à des billevesées qui ne satisfont nullement ses tendances à maintenir sa situation, au lieu de risquer de faire un saut dans l'inconnu. Cet état d'esprit se remarque surtout parmi les habitants de la campagne, qui sont la meilleure sauvegarde de tout bouleversement social n'ayant d'autre but que la convoitise et la haine du riche, et qui, par cela même, forment le meilleur contre-poids aux théories subversives qui trop souvent fomentent des troubles dans les milieux ouvriers des villes, ou dans les agglomérations industrielles.

Est-ce à dire que, suivant un mot célèbre, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Hélas ! non ; et le progrès, qui est d'essence divine, ne s'arrête pas plus au sein des sociétés que chez l'individu. Mais, de même que pour celui-ci, ce n'est que par une suite d'existences qu'il acquiert le perfectionnement de son être moral, de même il faut aux sociétés le temps nécessaire pour les mettre à même de réaliser les réformes qui doivent changer le cours des choses, de génération en génération. Un pas en avant trop vite franchi, sans que les esprits aient été à même d'en saisir ou d'en comprendre la signification et l'utilité, risque d'amener un recul, car toute action précipitée est fatalement suivie d'une réaction.

Ce n'est que par les progrès réalisés dans l'ordre intellectuel et moral, que les sociétés peuvent tenter une marche en avant dans l'ordre physique et matériel. Les satisfactions matérielles que l'on pourra procurer aux assoifés de justice et de mieux être ne seront qu'un palliatif à leurs maux, tant que leur intelligence n'aura pas été éclairée et tournée vers les lois divines, qui lui font connaître

que son passage en ce monde a surtout pour but de lui faire supporter des épreuves qui, loin de constituer pour lui une sorte de déchéance morale, sont au contraire destinées à le relever dans sa dignité d'homme.

Quand cette conception constituera l'idéal des êtres qui sont appelés à vivre sur cette terre, les idées de progrès et d'émancipation auront fait un grand pas. Chacun comprendra mieux son rôle, sera mieux à même d'en mesurer l'étendue et la portée ; et alors, mais alors seulement, les tentatives les plus audacieuses pourront être faites sans effaroucher le peuple, qui n'aura plus en vue l'unique préoccupation de ses besoins et des jouissances matérielles et, par cela même, sera d'autant plus mesuré et calme, quant aux moyens à employer pour faire triompher ses légitimes revendications.

En attendant, que ceux qui ne voient dans le cours d'une existence qu'un moyen de satisfaire les passions basses de la foule, en cherchant à dépouiller en partie les possédants du jour pour se donner l'illusion du bonheur, dans une vie dépourvue de toute aspiration idéale vers le perfectionnement moral de l'être, soient bien persuadés qu'ils font fausse route ; et qu'en excitant ainsi les instincts, qui sont en quelque sorte une réminiscence des passions des races inférieures parmi lesquelles il a vécu jadis, ils risquent fort, au lieu de chercher à améliorer son sort, de le faire piétiner sur place ou, pire encore, de le faire rétrograder.

Si ces faiseurs de systèmes se doutaient des maux qu'ils peuvent faire naître, et s'ils savaient les responsabilités qu'ils encourent, ils s'interrogeraient davantage et ne seraient pas aussi prompts à jeter la pierre à ceux qui cherchent à relever chez l'homme incrédule le sentiment de sa dignité, en lui faisant tourner ses regards vers un monde moins sujet à l'erreur et à l'injustice que celui où il est actuellement. Ils lui donneraient ainsi le moyen de supporter plus noblement le sort qui lui est fait, en lui promettant que les bonnes actions qu'il aura accomplies lui seront comptées, et que le temps d'épreuve qu'il doit passer sur cette terre n'est

pour lui que la préparation à la vie céleste, qui lui prouvera plus tard les satisfactions qu'il cherche vainement sur la terre.

Quand je vous ai donné mes dernières instructions, vous étiez sous l'impression de la polémique soulevée par les manifestations de la villa Carmen, et je voulais profiter de cet état d'esprit pour vous faire entrevoir et vous faire toucher du doigt le point faible de vos adversaires. Le calme se faisant peu à peu autour de cette question, il importe que vous soyez fixés désormais sur la valeur des arguments et la véracité des faits mis en avant pour combattre et chercher à mettre à néant les résultats obtenus.

En premier lieu, vous saurez que vos adversaires n'ont pas hésité à employer des moyens qui dénotent chez ceux qui s'en sont servis, autant d'inconscience que de légèreté. Mieux instruits sur les questions qui font depuis lors l'objet de leurs préoccupations, ils n'eussent pas osé mettre en avant et étaler en public, des scènes dignes d'une baraque de saltimbanques, plutôt que de ce qu'ils dénomment trop pompeusement une université populaire.

Après la parodie d'une séance de matérialisation, ils se sont crus très sûrs des soi-disant preuves qu'ils possédaient ou croyaient posséder ; et, un instant, ils ont pu croire que la séance que vous connaissez allait réduire à néant les phénomènes obtenus ailleurs. Ils ont de plus éprouvé le besoin d'étaler dans une conférence toutes les exagérations qui sont sorties du cerveau d'une femme, un peu trop portée à prendre pour des réalités ce que son imagination lui faisait désirer.

Il ne s'ensuit pas de là que tous les faits qui ont été rapportés, un peu trop complaisamment peut être, doivent être tenus pour suspects et entachés d'erreur. Parmi les phénomènes relatés au cours de ces dernières années, la plupart sont véridiques ; à part certaines simulations d'apports et des déguisements tendant à reproduire un esprit matérialisé, la majorité des faits relatés est parfaitement vraie.

Toutefois, il est fâcheux que les expériences faites en présence de deux personnes dont la notoriété est évidente, et qui devaient,

par la publicité donnée à leurs travaux, produire une si vive curiosité et provoquer des recherches de la part du monde savant, il est fâcheux, dis-je, que ces travaux puissent être suspectés comme entachés d'erreur, en suite des révélations faites par des individus dont la mentalité est aussi rien moins que suspecte. En tout cas ceux qui, se taxant de vouloir rechercher la vérité dans cette affaire, et cela dans l'intérêt de la science, prétendent-ils, n'ont pas hésité à employer des moyens que la simple probité réprouve, se sont eux mêmes disqualifiés aux yeux des personnes qui, non pas dans un esprit de secte étroit, mais avec un désir sincère d'étendre le champ de leurs investigations, se réclament de la véritable science.

Il n'est pas impossible qu'un jour, prochain peut-être, ces parangons de la science qui en ignorent tant de côtés encore cachés à leurs sens, ne soient démasqués à leur tour ; et que les moyens peu délicats par eux employés pour battre en brèche des résultats scientifiques d'une portée incalculable, ne retombent sur eux et n'en soient éclaboussés.

C'est principalement quand on occupe un rang et une situation de premier plan dans un centre comme Alger, que l'on doit se montrer sévère et scrupuleux sur les moyens à mettre en œuvre, pour essayer de réfuter des faits affirmés par des personnes dont l'honorabilité et la probité scientifiques ne sauraient être mises en doute. C'est à la nature et à la valeur des arguments employés, qu'il est permis de juger dans quel esprit étroit et sectaire a été entrepris et dirigé le mouvement qui, dans la pensée de ses promoteurs, devait porter un coup mortel à la doctrine spirite. Mais il en est du spiritisme comme de certains êtres qui ont la vie dure et qui, lorsqu'on les croit morts, reparaissent sur un autre point, plus robustes et plus vivants.

Dans cette affaire, le côté grotesque saute tellement aux yeux que déjà, parmi ceux qui ont organisé la mise en scène que vous savez, des dissentiments se font jour. Unis d'intention pour combattre vos idées, ils se divisent sur la question des procédés

employés pour réfuter les dires de ceux qui ont été témoins des faits. Les uns, animés d'un certain esprit d'examen et de tolérance, voudraient jusqu'à un certain point poursuivre l'étude des phénomènes spirites, afin d'asseoir leurs convictions dans un sens ou dans l'autre ; mais ceux-là sont l'exception, et la majorité repousse, par esprit préconçu, toute tentative pouvant éveiller en eux un sentiment des choses de l'au-delà. Mais cette attitude, en quelque sorte intransigeante, est plutôt le fait d'individus à l'esprit étroit et peu cultivé, dont l'intelligence est pour le moment aveuglé par l'aversion qu'ils éprouvent des doctrines erronées qui ont fait la base de leurs croyances primitives. Etant le nombre, ils ont une certaine influence dans les réunions ; mais il se trouve dans cette société des hommes d'esprit assez large pour laisser exposer et examiner les questions qui ont trait à l'avenir ; et, sous l'influence d'événements qui frapperont avant peu leur entendement, vous pourrez voir s'opérer un revirement dans leurs idées.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que déplorer de voir, au sein même de la capitale de l'Algérie, un groupe de personnes se coaliser : non pas dans le but de rechercher la lumière et la vérité sur des faits qui échappent à leurs connaissances actuelles, mais tout simplement pour mettre au jour — et par quels procédés — certaines faiblesses ou complaisances qui, ils le savent fort bien, ne sont que des points secondaires, des à-côtés qui ne peuvent en rien infirmer les résultats obtenus. Cela vous permet de constater que, même à l'époque où vous êtes, les esprits soi-disant éclairés, loin de rechercher la lumière, sont plutôt enclins à s'enliser dans ce qui leur paraît l'idéal de tout être qui n'agit que d'après sa faible raison. Quant à chercher la voie qui pourrait les mettre en situation de connaître leur destinée future, ils préfèrent, comme l'autruche, se tenir à l'abri du danger qui les menace, repliés sur eux-mêmes, que de regarder ce danger en face.

Cet incident se réduit en somme à peu de chose ; et le bruit qu'on a cherché à faire ici même est loin d'avoir eu ailleurs l'écho qu'espéraient ses auteurs. S'ils n'ont pu trouver ici un organe qui

réfute les assertions souvent erronées qui ont été publiées, qu'ils prennent patience, car ils ne perdront rien pour attendre. Dans un autre milieu la question sera reprise et élucidée ; et ainsi se réalisera la prédiction que je vous faisais dernièrement, et qui s'est déjà vérifiée ici même, que vos adversaires auront été, sans s'en douter, les meilleurs propagateurs de la science nouvelle dont le champ, loin d'être limité comme on est trop souvent porté à le croire, à quelques phénomènes pouvant seulement exciter la curiosité du vulgaire, ouvrira une ère nouvelle à la civilisation, puisqu'elle renferme en elle le secret de la vie, et que c'est par elle que l'humanité doit, au cours de ce siècle et dans les âges futurs, se régénérer et trouver son meilleur instrument de progrès.

Un Ami de l'Espace.

Communication obtenue par Madame V..., médium écrivain

Le cœur meurtri, tordu par la douleur et l'angoisse, est semblable à un métal tordu, frappé, chauffé à blanc par la main des hommes, pour ses besoins et ses fantaisies.

Quels chefs-d'œuvre ne fait-il pas, l'homme, après avoir transformé le métal de vil minerai ?

Comment le traite-t-il en le recevant pareil à une pierre informe? Il le brûle, le purifie, le liquéfie, le refroidit, le frappe à outrance, le met en barre, en lingot, en fil, en spirale et arrive à lui donner la forme élégante, utile et brillante qui est son but.

Ainsi de notre âme, pauvre être informe, plus semblable à l'animal qu'à l'être intelligent qui, entre les mains du divin ouvrier, par les souffrances physiques, par les épreuves morales, par le besoin d'idéal, par la loi immuable du progrès, arrive à une transformation brillante.

Etre fluidique, ne gardant rien de son origine première, il tient sa place, à lui assignée, dans le grand œuvre d'harmonie universelle.

Ah ! mes amis, si tous les problèmes vous étaient dévoilés, combien plus courageux et résignés vous seriez ! Mais en toutes choses, grandes ou petites, élevez votre esprit très haut, par delà les limites terrestres et considérez le but suprême.

Un Guide.

Une bonne réponse de Piron Alexis

Mardi, 3 avril 1906, à 10 h. du soir, — heure à laquelle, par une ironique coïncidence, M. le docteur R... déclarait, à la Maison du Peuple, qu'il avait pulvérisé Bien-Boa et anéanti à jamais le spiritisme dans la bonne ville d'Alger, — à ce moment-là, dis-je, j'étais témoin, ainsi que trois autres personnes, d'un superbe phénomène spirite appelé *apport*. Ce phénomène était si beau et il s'était produit dans des conditions scientifiques telles, qu'il nous impressionna vivement. Notre surprise fut d'autant plus grande que l'objet constituant l'apport m'avait été promis un an auparavant, que les personnes se trouvant avec moi n'avaient jamais eu connaissance de cela, et que l'oubli, fils du temps, avait fait son œuvre en ma mémoire.

Nos guides invisibles me dirent de rédiger un procès-verbal de cette séance et de le publier dans le prochain numéro de *La Vie Future*. Mais suivant l'avis de quelques membres du Conseil d'Administration de la Société Algérienne d'études psychiques, je répondis, à mes amis de l'Au-delà, que mon intention était de remettre à plus tard cette publication, lorsque ce fait serait confirmé par d'autres. Cette réserve m'attira la réponse ci-après, de Piron. Je la donne, avec plaisir, aux lecteurs de notre Revue, parce qu'elle est spirituelle, faite avec à-propos, et en parfaite harmonie avec le caractère que nous connaissons au poète satirique du 18e siècle.

« Mon cher ami, je m'aperçois que depuis que j'ai quitté la terre, les hommes sont toujours les mêmes. On désire ardemment une chose et si elle survient trop vite et trop belle, on n'ose l'accepter. Vous me faites l'effet d'un paysan de ma connaissance qui, un jour, voulant aller au marché, ne pouvait parvenir à monter sur son âne qu'il avait bâté trop haut. Après plusieurs efforts infructueux, il lève les yeux au Ciel, implore

Saint-Ignace, son patron, et lui dit : « Grand saint, je t'en prie, donne-moi un coup de main pour enfourcher Cadet (c'est le nom de l'âne) ». Ensuite, sûr de l'aide de son patron, il reprend son élan, mais, cette fois, si fort, qu'il passe de l'autre côté et va tomber dans la mare au purin. Alors, furieux, il se relève et montrant le poing au Ciel, il crie : « Vaurien, tu m'as trop aidé et tu m'as em.... »

Hé ! bien, vous avez demandé des phénomènes et maintenant que vous les avez, vous les trouvez trop beaux ! Il aurait fallu alors demander de la qualité inférieure comme chez le drapier. »

Très juste et très sensée cette leçon.

H. V.

Nous lisons dans le journal « *Lyon Républicain* » du 8 février, l'article ci-après que nous soumettons aux méditations de nos lecteurs :

LA CRÈCHE SPIRITE

Je revenais, l'autre jour, de voir, à la Croix-Rousse, un métier ancien, d'une admirable patine, fort joliment orné de têtes d'anges de style sculptées en plein bois, qui bientôt prendra place à l'Ecole municipale de Tissage, dans l'atelier reconstitué d'un tisseur à la grande tire du XVIII[e] siècle.

Arrivé sur la place, si pittoresque avec son marché de vieilles échoppes noircies par le temps, verdies de mousses rases, une plaque apposée au montant d'une porte d'allée m'arrêta par l'inattendu de son inscription : « Crèche sous la protection de Dieu et de nos maîtres et protecteurs, Allan Kardec et Marie Ange », annonçait-elle. Il ne restait plus qu'à monter et à visiter, d'autant plus qu'un écriteau supplémentaire annonçait que le public était admis.

L'immeuble est une maison de canut : on sait ce que cela signifie sur le plateau. Au deuxième, porte à droite, s'ouvre la crèche. De suite s'offre un vestibule éclairé par une fenêtre, avec une longue banquette qui fait coffre, quelques chaises bien alignées, un buffet sur lequel un régiment de petites bouteilles de lait stérilisé est rangé. Aux murs, des images gaies, enrubannées ; partout un souci de coquetterie et de propreté.

Dans la pièce voisine, tout autour, à bon intervalle, se succèdent les berceaux haut perchés, en fer laqué, garnis avec un soin particulier, d'une blancheur irréprochable. Rien de plus joli et d'apparence plus scrupuleusement hygiénique. Les enfants reposent sur de la balouffe changée fréquemment. Chaque berceau à son hôte.

Au milieu de la salle, un petit parc à barrière basses contient la marmaille qui s'essaie à marcher, et à franchir les étapes redoutables qui séparent les sièges minuscules. Les deux hautes fenêtres, faites pour donner le plus de lumière possible aux métiers, inondent de jour et d'air ce calme asile, où, tous les jours, sont accueillis de 12 à 15 petits.

L'appartement comprend encore une cuisine sur cour où se prépare le lait nécessaire à l'alimentation de toute cette minuscule humanité. La soupente classique sert de séchoir aux innombrables linges qu'il faut sans cesse lessiver, car la nature a de fréquentes exigences chez la clientèle de la crèche.

La première observation qui s'impose et qui a sa portée pratique c'est qu'on peut avec du goût et de la simplicité installer très confortablement une crèche dans un local plutôt restreint et qui semblait, par sa destination première, ne point devoir se prêter à un pareil service : ici le loyer est de 150 francs.

Les frais généraux sont dans les mêmes proportions modestes pour un semestre. Trois dames donnant tout leur temps aux poupons, qui restent de 7 heures du matin à 7 heures du soir, se partagent 765 fr. comme appointement. Le lait et les autres denrées exigent une dépense de 331 fr., le chauffage revient à 113 fr., l'éclairage à 76 fr., le blanchissage à 56 fr. Somme toute, en un semestre, la dépense s'est élevée à 1.600 fr. environ.

Mais le plus curieux est l'inspiration qui a été l'origine de la crèche. La directrice reçut un jour de Marie Ange, qui fut l'esprit familier d'Allan Kardec, l'ordre de fonder une crèche. Comment faire ? Où prendre l'argent ? Qu'à cela ne tienne : les esprits y ont de suite pourvu. Ils ont dicté à la directrice, qui est un médium renommé, les noms des personnes auprès desquelles il fallait adresser des sollicitations : et à toutes les adresses indiquées les bourses se sont ouvertes, on put tout installer, faire près de 2.000 fr. de réparations et mettre en réserve à la caisse d'épargne 10.000 fr. L'avenir ne présente aucune incertitude, car les esprits ont dit : « Usez vos forces, nous les renouvellerons ». Ils ont envoyé non seulement de l'argent, mais des poésies ; l'une dédiée : « Aux trois mamans de la crèche spirite », exalte leur œuvre, fait des vœux pour les nourrissons.

Qu'ils vivent, ces petits protégés de nos morts !

Le monde spirite suit avec intérêt les succès de la crèche de Lyon : toute une correspondance adressée à la fondatrice, qu'on qualifie de « chère sœur en croyance », souligne dans la création nouvelle « la réalisation pratique, sociale, des enseignements du spiritisme », qui a pour maxime « Hors la charité, point de salut ».

La crèche veut atteindre ce résultat, faire pénétrer la douce fraternité au

cœur de la population par la mère et l'enfant. « On nous voit à l'œuvre, dit le dernier compte-rendu, et la bonté divine nous paye si largement de nos efforts par les joies intimes qu'elle nous donne, que nous sentons que l'amour gagnera et changera en fraternels liens les rapports qui nous unissent à la mère et à l'enfant. Les plus récalcitrants s'adoucissent ! Les petits enfants aiment à danser en rond et à chanter avec leurs mamans : Gai-gai ! le soleil, il fait mûrir le blé. »

J'admire cette bonne naïveté et cette belle confiance. Et je suis parti enchanté de ma visite à la crèche spirite, pensant à part moi qu'il n'y a qu'à la Croix-Rousse que peuvent éclore des œuvres semblables.

Justin GODART.

Nous croyons, nous, qu'il n'y a pas qu'à la Croix-Rousse que de semblables œuvres peuvent éclore

L'Algérie, où les sentiments humanitaires sont si développés et où le spiritisme fait des progrès si grands, verra bientôt surgir, nous l'espérons, sous le souffle admirable de notre belle doctrine, des œuvres aussi bienfaisantes que celle dont il est parlé plus haut.

Les cœurs généreux et les âmes charitables ne manquent pas dans notre nouvelle France ; ils sauront s'affirmer, eux aussi, par des actes.

FAITS DIVERS

MATÉRIALISATIONS

L'*Estudos Psychicos*, de Lisbonne, cite des phénomènes de matérialisations remarquables qui ont été obtenus à Sparta (Connecticut) par le médium M. Aber. Un batelier et trois jeunes filles s'étaient noyés. Toutes trois se sont matérialisées plusieurs fois, surtout l'une d'elles, âgée de 7 ans. Le batelier s'est communiqué aussi par l'écriture et a expliqué comment l'accident s'était produit.

D'autres personnes décédées, parentes ou amis des assistants, se sont aussi matérialisées ou rendues visibles et ont donné des preuves d'identité. On a obtenu aussi de l'écriture directe sur l'ardoise, toujours par l'entremise de M. Aber.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre feuilleton.

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.